

Rabih ALAMEDDINE

HAKAWATI

*Traduit de l'anglais
par Nicolas Richard*

Flammarion

Livre traduit avec le concours du Centre National du Livre.

Titre original : *The Hakawati*

Éditeur original : Knopf

© Rabih Alameddine, 2008

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2009

ISBN : 978-2-0812-0602-1

*Pour Nicole Aragi,
destructrice de démon
colombe lascive.*

LIVRE PREMIER

« Louanges à Dieu, qui a fait des plaisantes anecdotes littéraires un produit qui fourbit les intelligences et provoque la disparition de la rouille des cœurs...¹ »

Ahmad al-Tifashi, *Les Délices des cœurs*.

« Tout peut être raconté. Il suffit de commencer, un mot après l'autre² »

Javier Marías, *Un cœur si blanc*.

« J'ai tant d'Enfers et de Purgatoires enfouis en moi – et pourtant m'a-t-on jamais vu accomplir un acte en désaccord avec la vie... moi si calme et si paisible ? »

Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*³.

-
1. Traduction René R. Khawam, Phébus libretto.
 2. Traduction Alain et Anne-Marie Keruzoré, Payot & Rivages.
 3. Traduction Françoise Laye, Christian Bourgois.

Écoute. Permetts-moi d'être ton dieu. Laisse-moi t'emmener dans un voyage au-delà de l'imagination. Laisse-moi te raconter une histoire.

Il y a très, très longtemps, dans un lointain pays, vivait un émir en une splendide cité, une cité verdoyante aux arbres nombreux et aux fontaines exquises dont le murmure, le soir, apaisait les citoyens jusqu'à ce qu'ils s'endorment. L'émir avait tout, hormis ce que son cœur désirait : un fils. Il possédait des richesses, gagnées et héritées. Il était en bonne santé, avait de bonnes dents. Il avait pour lui le prestige, le charme, le respect. Sa femme magnifique l'aimait. Son clan le tenait en haute estime. Il avait un bon pédicure. En vingt ans de mariage, il avait eu douze filles ravissantes, mais pas de fils. Que faire ?

Il convoqua son vizir.

— Vizir, dit-il, toi si avisé, j'ai besoin de ton aide. Comme tu le sais, ma ravissante femme n'a pas su me donner un fils. Chacune de mes douze filles est plus belle que sa sœur. Elles ont une peau blanche comme lait, aussi satinée que les soies de Chine les plus raffinées. Les perles étincelantes du golfe Persique pâlisent à côté de leurs yeux. L'éclat de leurs cheveux éclipse les teintures noires du pays de Sind. La plus âgée a dix-sept poètes qui chantent ses louanges. Mes filles m'ont donné satisfaction et fierté. Cependant j'aspire à voir un bambin avec un petit pénis s'ébattre dans le jardin, un garçon qui portera mon nom et mon honneur, un futur chef pour notre clan. Je ne sais plus que faire. Ma femme dit que nous devrions essayer encore une fois, mais je ne peux pas lui infliger de nouveau tout cela, si c'est pour avoir une autre fille. Dis-moi, que puis-je faire pour être certain d'avoir un garçon ?

Le vizir, pour la mille et millième fois, suggéra à son maître de prendre une deuxième femme.

— Avant qu'il ne soit trop tard, mon seigneur. Force est de constater que votre femme ne donnera pas de garçon. Il nous faut trouver

quelqu'un qui le fera. Mon suzerain est le seul homme au-dedans de ces frontières à n'avoir qu'une seule femme.

L'émir avait rejeté cette proposition à d'innombrables reprises, et sa réponse ce jour-là ne serait pas différente. Il contempla son jardin avec mélancolie.

— Je ne peux pas en épouser une autre, mon cher vizir. Je suis terriblement épris de ma femme. Elle peut être déplaisante de temps en temps, vaniteuse assurément, irascible et impétueuse, sotté parfois, mal disposée envers nos gens, voire malveillante et mauvaise lorsqu'elle est en colère, pourtant elle est toujours pour moi la seule et l'unique.

— Alors ayez un fils avec l'une de vos esclaves. Fatima l'Égyptienne ferait une excellente mère. Ses hanches sont plus que convenables ; ses seins ont été mesurés. Tout cela fait d'elle une candidate de choix, si je puis me permettre.

— Mais je ne souhaite nullement aller avec une autre.

— Sarah a offert son esclave égyptienne à son mari pour qu'elle lui donne un garçon. Si notre prophète s'en est accommodé, nous pouvons nous en accommoder aussi.

Le soir même, dans leur chambre à coucher, l'émir et sa femme discutèrent de leur problème. La femme était d'accord avec le vizir.

— Je sais que tu veux un fils, dit-elle, mais tes désirs ne semblent pas vouloir se concrétiser. L'heure est grave. Notre peuple jase. Tous se demandent ce qui se passera lorsque tu monteras au ciel. Qui sera le chef de nos tribus ? Je crois comprendre que certains aimeraient poser la question sans attendre.

— Je les tuerai, s'écria l'émir. Je les détruirai. Qui ose discuter la manière dont je choisis de vivre ma vie ?

— Du calme, sois raisonnable. Tu peux avoir des rapports avec Fatima jusqu'à ce qu'elle ait un enfant. Elle est jolie, disponible, elle se pliera à tes désirs. Nous pouvons recourir à elle pour avoir notre garçon.

— Mais je ne crois pas que j'en serai capable.

Sa femme se releva en souriant.

— Ne te soucie pas, mon mari. Je serai présente et je ferai cette chose que tu apprécies. J'appellerai Fatima et nous l'informerons de ce que nous voulons. Nous lui donnerons rendez-vous mercredi soir, la nuit de la pleine lune.

Quand Fatima eut été instruite de leurs intentions, elle n'hésita pas.

— Je suis toujours à votre service, dit-elle. Toutefois, si l'émir souhaite avoir un fils avec sa propre femme, il existe un autre moyen. Dans ma ville natale d'Alexandrie, je connais une femme dont les pouvoirs

sont sans pareils. C'est une descendante en ligne directe, du côté maternel, d'Ankara en personne, la guérisseuse de Cléopâtre et gardienne des aspics. Si on lui remet une boucle des cheveux de ma maîtresse, elle saura voir pourquoi celle-ci n'a pas donné de garçon, et dispensera le remède approprié. Elle n'échoue jamais.

— Mais c'est prodigieux, s'exclama l'émir. C'est le ciel qui t'envoie, ma chère Fatima. Il nous faut de ce pas quérir cette guérisseuse.

Fatima secoua la tête.

— Oh, non, mon seigneur. Une guérisseuse jamais ne peut s'en aller de chez elle. Son domicile est la source de sa magie. Déracinée, elle serait tout à fait inutile, absolument inefficace. Une guérisseuse peut voyager, se lancer dans des quêtes, mais au final, pour jouir pleinement de ses pouvoirs, elle ne peut jamais s'aventurer trop loin de chez elle. Cependant, moi je peux voyager, lui porter une boucle des cheveux de ma maîtresse, et revenir avec le remède.

— Alors, tu dois y aller, déclara la femme de l'émir.

L'émir ajouta :

— Et que Dieu te guide, qu'Il éclaire ton chemin.



Je me sentais étranger à moi-même. Le doute, cette taupe aveugle, fouissait le long de ma colonne vertébrale. Je m'appuyai à nouveau sur la voiture, embrassai du regard le voisinage, sentis le sang palpiter dans les veines de mes bras. J'entendais un doux murmure, sans savoir avec certitude s'il provenait d'une fontaine ou d'une canalisation d'eau endommagée. Il y avait jadis eu une fontaine en marbre veiné dans l'entrée de l'immeuble, mais elle avait cessé d'exister. Pouf, disparue.

J'étais un touriste dans un pays bizarre. J'étais chez moi.

L'endroit paraissait plutôt désert. Un vieillard était assis, l'air abattu, sur un siège au tressage distendu. Ses cheveux blancs donnaient l'impression d'être naturellement hérissés, un peu comme s'il avait posé les mains sur une boule à électricité statique. Il se fondait harmonieusement dans le décor ambiant, ici, dans l'un des rares quartiers de Beyrouth portant encore les stigmates de la guerre.

— C'était notre immeuble, lui dis-je, car j'avais besoin de dire quelque chose.

D'un hochement de tête j'indiquai le vestibule caverneux, dépourvu de fontaine, désormais à ciel ouvert. Je me rendis alors compte que ce

n'était pas moi qu'il regardait mais ma voiture, la berline BMW noire de mon père.

La rue était devenue un passage boueux. Le quartier se situait à l'écart des principaux axes. Peu d'autos circulaient par ici, à l'époque ; et encore moins à présent, manifestement. Une bétonnière passa cahin-caha. Il y avait deux bâtiments en construction. Les anciens s'effondraient, sans grand espoir de ressusciter un jour.

Mon immeuble semblait abandonné. Je savais qu'il ne l'était pas – les squatteurs et les réfugiés y avaient élu domicile depuis notre départ, pendant les premières années de la guerre civile – mais je ne voyais pas comment quiconque pouvait y habiter maintenant.

Écoute. J'ai vécu ici il y a vingt-six ans.

De l'autre côté de la rue, en face de notre ancien domicile, il y avait eu naguère un grand jardin ceint d'une grille composée d'un enchevêtrement de pointes hérissées. Ce n'était plus un jardin, et assurément la grille avait disparu. Des morceaux de métal, des gravats torsadés, des bandes de carrelage et du verre brisé étaient éparpillés sur des monticules de terre. Un rhododendron géant blanc fleurissait parmi les débris. Deux bégonias, l'un blanc, l'autre rouge, s'épanouissaient devant un immeuble de trois étages récemment construit. Ce bâtiment contrastait avec le reste : pas de cratère, pas d'impacts de balles, aucun arbre y ayant pris racine. Les bégonias, de splendides bégonias, paraissaient éclater de chaque branche, pas un seul bourgeon n'était resté fermé. Une vie pétillante, mais une couleur terne. Rouge – mais comme décoloré. Plus pâle que je ne l'aurais voulu. Les rouges de mon Beyrouth, la ville natale dont je me souvenais, étaient plus exubérants, des rouges primaires. Des couleurs plus éclatantes à l'époque, plus vives, plus vivantes.

Un ouvrier syrien passa à pied, tâchant d'éviter les flaques d'eau, et ses yeux fuirent mon regard. On était en février 2003, plus de douze ans après la fin de la guerre civile, et pourtant on tardait à reconstruire, dans le quartier. La majeure partie de Beyrouth avait été rebâtie, mais ce secteur demeurait endommagé, délabré.

Une Vierge Marie trônait dans un coffret.

Une boîte vitrée, devant notre immeuble, prise dans son propre autel de ciment et de brique, recouverte d'un toit pointu en marbre italien, telle l'œuvre d'un Joseph Cornell catholique. À l'intérieur, une Marie miséricordieuse, un saint Antoine interrogateur, un rosaire à perles de corail, trois bougies longues et fines, des pétales de rose et de dahlia étaient étalés, ainsi qu'une photo de Père Noël épinglée à un panneau blanc en mousse.

À quel moment cette œuvre singulière avait-elle été érigée ? La Vierge était-elle là quand j'étais petit ?

Je n'aurais pas dû venir ici. Je devais passer prendre Fatima avant d'aller à l'hôpital voir mon père, mais je m'étais surpris à rouler en direction de l'ancien quartier, tel un petit camion tiré par un enfant entêté. J'avais prévu ce voyage à Beyrouth pour passer Aïd al-Adha en famille, et c'est alors que j'avais reçu un choc en apprenant l'hospitalisation de mon père. Cependant, au lieu d'être avec ma famille, j'étais devant mon vieil immeuble, égaré et perplexe, la tête dans le passé.

Une jeune femme en jean serré et pull blanc écriqué sortit du bâtiment. Elle portait des livres d'école et un cahier. Je voulus lui demander à quel étage elle et les siens habitaient. À l'évidence pas au second ; un figuier y avait pris racine. Ce devait être l'ancien appartement d'oncle Halim.

La famille, mon père, ses frères et sa sœur, était propriétaire de l'immeuble, ils avaient habité cinq des onze appartements. Ma tante Samia et ses enfants occupaient le penthouse du sixième étage, tout en haut. Mon père avait un des logements du quatrième étage, et oncle Jihad avait l'autre. Oncle Wajih en avait un au cinquième, et oncle Halim un au deuxième – le figuier, supposai-je. L'appartement du rez-de-chaussée appartenait au concierge, dont le fils Élie, devenu à l'adolescence un leader de la milice, avait tué pas mal de gens pendant la guerre civile.

Notre concession automobile, l'entreprise al-Kharrat, source de la fortune familiale, se trouvait à quelques minutes à pied de l'immeuble, dans la rue principale. Les Libanais n'avaient pas le sens de l'humour. Personne ne prêtait attention aux petites choses. Personne ne trouvait étrange qu'un concessionnaire automobile ait un nom signifiant « exagérateur », « conteur d'histoires à dormir debout », « hâbleur ».

La fille passa en flânant d'un air indifférent, séduisant, les yeux cachés derrière des lunettes de soleil bon marché. Le vieil homme se redressa sur son siège quand elle arriva à sa hauteur.

— Tu ne trouves pas que ton pantalon est trop serré ? lui demanda-t-il.

— Occupe-toi de tes fesses, mon oncle, répliqua-t-elle.

Il se pencha en avant. Elle s'éloigna.

— Plus personne n'écoute, dit-il calmement.

Je n'aurais su dire à quand remontait la dernière fois que j'avais vu le quartier, mais je pouvais situer avec précision le dernier jour où nous y habitâmes, car nous en partîmes en catastrophe, dans une vraie

pagaille, et ce jour-là, mon père se révéla une espèce de héros. En février 1977, la guerre, qui durait depuis presque deux ans, avait finalement atteint notre secteur. Jusqu'alors, pendant ces vingt et un mois de violences, le parking souterrain de l'immeuble, de même que les autres ailleurs en ville, avait constitué un abri plus que convenable. Mais les milices commencèrent à installer leurs camps bien trop près. La famille, ceux d'entre nous qui n'étaient pas encore partis, dut trouver refuge dans les montagnes.

Ma mère, qui prenait toujours les choses en main en cas d'urgence, nous répartit dans quatre voitures : moi dans la sienne, ma sœur dans celle de mon père, oncle Halim et deux de ses filles avec oncle Jihad, et tante Nazek, la femme d'oncle Halim, dans sa voiture avec May, sa troisième fille. Les possessions des trois foyers furent entassées dans les autos. Nous partîmes séparément, laissant cinq minutes d'écart entre les véhicules, de manière à ne pas rouler en convoi et risquer d'être anéantis par un missile perdu ou une bombe nous visant. Le point de ralliement était une église dans la montagne, à dix minutes seulement de Beyrouth.

Ma mère et moi arrivâmes les premiers. J'avais beau être quelque peu habitué aux bruits des bombardements, lorsque nous nous arrêtâmes, mon siège était trempé. En quelques minutes, comme pour saluer l'arrivée d'oncle Jihad, Beyrouth explosa une fois de plus en une cacophonie enragée. Nous observâmes le déferlement furieux en contrebas et attendîmes avec appréhension les deux autres autos. Ma mère étranglait le volant. Mon père arriva ensuite, et comme il était censé partir en dernier, cela signifiait que, d'une façon ou d'une autre, tante Nazek avait eu un problème.

Mon père ne sortit pas de sa voiture, ne nous adressa pas la parole. Il expulsa ma sœur, fit demi-tour et redescendit en direction du chaos. Atterrée, les yeux enflammés, ma sœur resta sur le trottoir, le regarda disparaître dans les flammes de Beyrouth. Ma mère voulut le suivre, mais j'étais dans sa voiture.

— Sors, me cria-t-elle. Il faut que je le suive. Je conduis mieux que lui.

J'étais trop paralysé pour bouger. Sur ce, ma sœur monta dans la voiture à côté de moi, et il fut trop tard pour suivre mon père.

Nous avons de la chance. La voiture de tante Nazek était tombée en panne en arrivant à la première colline. En bonne citoyenne, elle l'avait garée sur le bas-côté, bien il n'y eût pas d'autres véhicules sur la route. Mon père était passé devant elle en montant sans rien remarquer.

Il les retrouva, et ma cousine May sauta dans sa voiture, toutefois il dut attendre tante Nazek qui essayait de se souvenir où elle avait mis tous ses objets de valeur. Il nous les ramena saines et sauvées, même si en revenant une bombe était tombée à cinquante mètres d'eux, un éclat d'obus venant se loger dans le pare-brise. Il n'y eut aucun blessé, mais tante Nazek et May furent aphones pendant un certain temps, d'avoir hurlé à s'en dessécher la gorge.

Selon ma cousine May, mon père aussi avait braillé au moment de l'impact de l'éclat d'obus, une note aiguë d'opéra. Mon père et tante Nazek, cependant, démentirent tous deux.

— Il s'est comporté en héros, déclarerait ma tante par la suite. Un héros de la vraie vie.

— Il n'y a rien eu d'héroïque, protesterait mon père, ç'a plutôt été une question de frousse. J'aurais eu trop peur de me présenter devant mon frère sans être retourné chercher sa femme.

C'était il y a vingt-six ans.

Fatima attendait devant son immeuble, qui était intégralement plaqué de marbre noir, une de ces nouvelles effronteries très en vogue dans le Beyrouth moderne. Comme pour faire contrepoids aux quelques quartiers qui n'avaient pas été modernisés depuis la guerre, Beyrouth se parait de béton neuf. Dans toute la ville, des tours d'habitation de grand standing étaient construites à chaque coin de rue : *nouveau-riche* et *bétonné*.

— Désolé, je suis en retard, dis-je en lui adressant un large sourire.

Je pouvais habituellement prédire sa réaction, car c'était une vieille amie et une confidente. Quoi que je dise, elle allait, pour de rire, me remonter les bretelles.

— Sors de la bagnole.

Elle ne vint pas s'asseoir sur le siège passager, mais resta poings sur les hanches, son sac à main bleu-vert pendant de son poignet presque jusqu'aux genoux. Elle était habillée pour éblouir, tout en elle étincelait, et la bague à sa main gauche irradiait – une grosse mère émeraude hexagonale entourée de ses six rejetons.

— Tu ne me vois pas pendant quatre mois et c'est comme ça que tu me dis bonjour ?

Je sortis de la voiture et elle me couvrit, m'enveloppa littéralement, de baisers et de parfum.

— Voilà qui est beaucoup mieux, ajouta-t-elle. Maintenant allons-y.

Au premier signe d'embouteillage, elle abaissa le pare-soleil et s'adressa à son visage dans la glace.

— Il faut que tu m'aides, avec Lina. (Elle articulait bizarrement, la bouche tordue, en recolorant le tracé de ses lèvres.) Elle passe ses nuits à dormir sur la chaise, dans la chambre de ton père. Comme toujours, ta sœur ne veut pas entendre raison. Je veux la relayer, mais elle refuse.

Je ne répondis pas, et d'ailleurs je doutais qu'elle se fût attendue à une réponse de ma part. Nous comprenions tous les deux que mon père ne laisserait personne d'autre que ma sœur prendre soin de lui, et qu'il était terrifié à l'idée de passer une nuit tout seul. Il faisait des cauchemars, il se voyait mourir seul, abandonné, dans une chambre d'hôpital.

— Quand on arrive, dit-elle, tu fais la bise à tout le monde, et tu files directement dans sa chambre. Il n'y aura probablement pas beaucoup de monde, mais ne te laisse pas retarder par les autres membres de la famille. Moi je resterai avec les visiteurs, pas toi. Il serait offensé que tu ne te précipites pas à son chevet.

— Tu n'as pas à me le dire, ma chère, fis-je. C'est mon père, pas le tien.

